

1953, ainsi que la bibliographie de Jacob Landau, *Etudes sur le théâtre et le cinéma arabes* (trad. de l'anglais), Paris, Maisonneuve et Larose, 1963.

Le présent *Mu'ğam al-masrahiyyāt al-'arabiyya wal-mu'arraba* commence par offrir une liste des bibliographies déjà constituées en langue arabe, sur le théâtre arabe (incluses, pour la plupart, dans des numéros spéciaux de revues). Puis suit une série de courts chapitres portant sur les monographies consacrées au théâtre d'ombres, *hayāl al-zill*, sur les livres généraux d'histoire du théâtre, sur les préfaces de pièces et les chapitres tirés d'ouvrages d'histoire littéraire, sur les articles de presse (classés par noms de critiques dramatiques), sur les revues spécialisées et sur les références en langues française et anglaise.

Cette partie riche en informations est suivie d'un historique qui regroupe des références précises, et aussi complètes que possible, aux œuvres théâtrales, à leurs dates de représentation et de publication, aux noms des troupes, scènes, prix et écoles dramatiques, dans les divers pays arabes, de la Syrie à l'Irak, au Kuwayt, à la Palestine, à l'Egypte, au Soudan et jusqu'en Afrique du Nord.

Le reste du volume (près de six fois plus long) fournit une liste de plus de 3600 titres d'œuvres dramatiques, classées par ordre alphabétique et commentées. Les pièces originellement écrites en arabe sont minutieusement décrites (comédie ou tragédie, nombre d'actes, de scènes, de tableaux, lieux et dates des éditions et des représentations diverses, nombre de pages, noms des auteurs, des troupes, des metteurs en scène et des principaux acteurs). Les pièces traduites sont citées sous leur titre arabe, suivi du titre original dans la langue d'origine (chaque fois que possible), le nom de l'auteur, du traducteur, avec parfois leurs dates de naissance et de mort et une courte biographie (pour les auteurs classiques surtout, grecs, français ou anglais).

L'ensemble est d'un maniement aisé grâce à des index bien faits : index des noms d'auteurs et de traducteurs, index des pièces en vers ou en prose poétique, index des troupes et des scènes de théâtre (par ordre géographique) et index des noms d'acteurs.

C'est dire que l'ouvrage offre une documentation désormais indispensable à toute étude portant sur le théâtre en pays arabes, des origines à 1975. Il comble une lacune dans les bibliothèques d'arabisants.

Nada TOMICHE
(Université de Paris III)

Samar Rūḥī AL-FAYSAL, *Malāmih fī-l-riwāya al-sūriyya*. Damas, *Manṣūrāt ittiḥād al-kuttāb al-'arab*, 1979. 17 × 24 cm., 531 p.

Ce livre épais est consacré à une brève période de l'histoire du roman syrien, qui va de 1968 à 1978. Des 74 romans publiés au cours de cette décennie (contre 48 entre 1958 et 1967), l'auteur en choisit 23 qu'il étudie successivement, selon une approche systématique.

Les critères de son choix semblent être géographiques et politiques. En effet, sa première partie groupe sept chapitres portant sur sept romans représentatifs du milieu citadin, puis six chapitres sur six romans « villageois ». Chaque roman est d'abord résumé, puis le critique fait effort pour dégager, à la suite de chaque œuvre, les caractéristiques techniques qui lui sont propres : la construction du récit (oppositions binaires, situations transformées), les rapports entre personnages (relations de complémentarité, de dominant à dominé, de révolte ou de manipulation), les problèmes de la narration (narrateur, monologue intérieur, points de vue etc.) et le découpage temporel. Curieusement, l'espace (ville - campagne - champs de bataille) qui est à la base de ses choix et de ses regroupements l'inspire relativement peu.

Ces analyses techniques, qui dégagent les éléments novateurs du roman syrien, sont les passages les plus intéressants et les plus neufs de l'ouvrage. Mais elles se restreignent à mesure de la progression de l'étude et cèdent la place à des développements sur l'univers socio-politique des romans.

Le chapitre de synthèse qui clôture la première partie veut « reconstruire », à partir des données romanesques, l'image des milieux citadins et villageois. Celle-ci est caractérisée par la dispersion des familles, la dislocation de l'ancienne société agricole, les drames de l'émigration des campagnes vers les villes, etc. Elle se caractérise aussi par l'injustice des hiérarchies, de la répartition des richesses et par le côté négatif de la réorganisation gouvernementale, par la situation pénible de la femme, tant à la ville qu'à la campagne. On ne voit pas bien l'intérêt de cette reconstruction qui ne semble guère s'éloigner de la réalité vécue et qui ne « révèle » rien.

La deuxième partie porte sur « le roman syrien et la guerre ». Elle comprend quatre chapitres. L'un traite de cinq romans écrits à la suite de la défaite de juin 1967, le deuxième de deux romans écrits après octobre 1973, le troisième regroupe trois romans sur la guerre au Liban, et le quatrième tente de dégager, comme dans la première partie pour la ville et la campagne, une « image de la guerre ». On y retrouve la dénonciation des « réactionnaires », l'ultime espoir placé dans les *fidā'iyyūn*, dans la jeune génération ou même dans l'armée. Cette vision « romanesque » (?) de la guerre est précédée d'un long rappel de l'intérêt traditionnel des Arabes pour les hauts faits de guerre, depuis les *ayyām al-'arab*, en passant par les Croisades, jusqu'aujourd'hui. Une riche bibliographie appuie, en marge, les souvenirs historiques de l'auteur.

En fait, celui-ci semble tiraillé entre deux approches critiques qui freinent son analyse. Il est visiblement tenté par les méthodes de la sémiotique. Mais il est encore plus attaché à la tradition des regroupements en *tabaqāt* par zones historiques ou géographiques. Ici, il traite des villes, villages ou romans de guerre. Ailleurs, plus tard (dans la revue *al-Ma'rifa* de Damas, n° 219 de mai 1980 et n° 224 d'octobre 1980), il étudiera les romans dont l'intrigue se déroule près de l'Euphrate. Cette méthode des regroupements ne laisse pas d'être dangereuse. Elle impose aux œuvres étudiées une allure de « romans à thèse » par l'insistante mise en relief des problèmes politiques. Le romancier apparaît alors non pas comme maître de son univers imaginaire, mais comme esclave du « thème » mis en vedette par le critique.

L'ouvrage ne laisse pas, néanmoins, d'être utile au lecteur intéressé par la littérature arabe moderne et plus particulièrement syrienne. Les notes de bas de page élargissent l'éventail chronologique et même géographique, et suggèrent de nombreux et intéressants rapprochements avec

le roman dans les autres pays arabes. Une précieuse annexe donne la liste de tous les romans syriens publiés de 1865 à 1978, soit pendant plus d'un siècle.

Nada TOMICHE
(Université de Paris III)

Ibrāhīm AL-SA‘ĀFĪN, *Taṭawwur al-riwāya al-‘arabiyya al-hadīta fī bilād al-Šām (1870-1967)*, « Evolution du roman arabe moderne en Syrie (1870-1967) ». Bagdad, *Wizārat al-taqāfa wa-l-a‘lām*, *Dār al-Rašid li-l-našr*, 1980. 16,5 × 23,5 cm., 590 p.

L'auteur s'attache, dans cet historique de la littérature romanesque en Syrie depuis le dernier tiers du XIX^e s., à dégager les origines arabes et l'influence des *maqāmāt*, des *maqālāt* (que l'on peut traduire par « essais ») et des *qīṣāṣ* ou contes de la littérature populaire, sur le roman. Sur le roman occidental d'abord, puisque celui-ci serait issu des fables de *Kalila wa Dimna* et des *maqāmāt* importées d'Orient par l'Andalus. Sur cette lancée, l'auteur retrouve les mêmes sources dans le roman arabe du XIX^e. Ses démonstrations, chargées de connotations politiques et nationalistes, ne lui permettent à aucun moment de percevoir que le roman arabe moderne ne se constitue qu'à mesure qu'il se dégage des formes traditionnelles, qu'elles soient celles du *sag̡*, des *maqāmāt*, fables ou contes des veillées. On est même un peu surpris de voir que la *rihla* traditionnelle ne figure pas parmi les genres inspirateurs. Elle y aurait sans doute plus de droit que la fable puisqu'on en retrouve un prolongement dans ces pré-romans que furent le « Voyage au Liban » de Farah Antūn, la *rihla* d'Amin al-Rihāni ou même le *Hayy al-latīnī* de Suhayl Idrīs, entre bien d'autres.

En dépit de cet a priori discutable, le livre a le mérite de tenter une présentation chronologique de la littérature romanesque syrienne en essayant de relever les caractéristiques des diverses étapes. Mais il est confus dans ses « parallèles » avec les littératures française ou anglaise, dans ses citations plus ou moins bien venues de critiques européens (sur leurs littératures respectives) et dans ses jugements de valeur (tel écrivain a un « style solide » *matānat al-siyāga*, tel autre « penche vers la simplicité » *tamil ilā-l-basāṭa*, p. 276). Le problème du choix entre l'arabe littéral et le dialectal, qui a angoissé une génération d'écrivains, n'est même pas posé.

L'index des auteurs est peu fiable : il classe Ĝassān Kanafānī parmi les auteurs syriens, omet le nom de Ĝubrān qu'il cite pourtant dans son étude (alors qu'il inclut Mihā'il Nu'ayma), ignore Farah Antūn, date le *Ĝābat al-haqq* (de Fransis Marrāš) de 1965, et néglige de rappeler les éditions d'origine de livres comme *al-Sāq ‘alā l-Sāq* de Fāris al-Šidyāq etc.

Cet ouvrage, qui ne manque pas d'intérêt dans son analyse des romans syriens et de leurs innovations techniques, en rapport avec leur position chronologique, doit donc être manié avec précaution et méfiance dans tout ce qui relève des précisions de dates, d'éditions, ainsi que dans ses « synthèses » idéologiques et historiques.

Nada TOMICHE
(Université de Paris III)